



# Mahomet, *une biographie* *à plusieurs lectures*

Il est le guide spirituel de plus de 1,5 milliard de croyants dans le monde et le fondateur de l'islam. Mohamed (ou Mahomet) fut un commerçant avant de devenir un chef religieux, militaire et politique, porteur de la parole d'Allah, révélée en 610. Si sa figure donne l'image d'un objet d'étude impossible, les analyses critiques sur sa vie, son héritage et son message existent, permettant de mieux comprendre la construction théologique de la foi musulmane.

**L**a vie de Mahomet nous a été transmise par une surabondance de sources réunies par la tradition musulmane, la *sunna*. Cette documentation est faite des paroles du Prophète (*hadith*), de sa biographie transmise par Ibn Hisham (?-v. 834), appelée *sira*, et de récits de guerre (*maghazi*). Cet ensemble offre une grande précision et permet de retracer le parcours du fondateur de l'islam. Né vers 570-571 à La Mecque, dans une Arabie polythéiste, orphelin de père, Mahomet perd sa mère vers six ans. Il est alors élevé par son grand-père, puis son oncle, qu'il accompagne dans

ses voyages caravaniers. En chemin vers la Syrie, un moine chrétien reconnaît déjà sur lui la marque de la prophétie. À l'âge de vingt ans, il se met au service d'une riche veuve, Khadija, qu'il épouse et qui sera son soutien jusqu'à sa mort en 632. Homme loyal, juste et grave, son existence bascule en 610 lors de la « nuit du destin ». Méditant dans la montagne, il entend une voix surnaturelle : « Lis ! – Mais je ne sais pas lire », répond l'ascète. Et la voix de lui réciter alors la première sourate révélée : « Lis, au nom de ton Seigneur qui a créé ! Il a créé l'homme d'un caillot de sang » (versets 1 et 2 de la sourate XCVI).



Cette image montre le lieu supposé où repose le corps de Mahomet, situé dans la mosquée du Prophète à Médine, en Arabie saoudite.

© Shutterstock/Zurijeta

Mahomet rentre chez lui en transe et épuisé, mais retourne bientôt dans la montagne pour apprendre de l'ange Gabriel les préceptes divins. Passées les premières hésitations, il se met à prêcher dans sa famille : le Jugement dernier approche, Allah va récompenser les bienfaits et punir les fautes, il faut se convertir au Dieu unique et secourir le pauvre. Vers 615, il prêche publiquement, mais s'attire les foudres des riches Mecquois dont il trouble les coutumes. Une partie de ses fidèles doit fuir en Éthiopie, et lui et les autres sont soumis à un boycott commercial et sujets aux moqueries. Mais Dieu le rassure en l'emportant une nuit sur Bouraq, un cheval à tête de femme, vers les cieux d'où il voit Jérusalem. Son identité prophétique est confirmée malgré l'échec de sa prédication.

Son salut vient de l'oasis de Yathrib (Médine), dont les habitants cherchent un arbitre à leurs conflits. Ils connaissent Mahomet par sa famille maternelle. Persécuté chez lui, il accepte de quitter La Mecque en 622 ; c'est l'Hégire, l'« émigration », au cours de laquelle les Mecquois tentent de le supprimer. Accueilli comme un pacificateur à Médine, il légifère, impose aux habitants les règles de l'islam qui lui ont été révélées, fait taire les indécis et exile les juifs de l'oasis. Débutent alors les premières expéditions militaires pour assurer la survie des fidèles et combattre les idolâtres. Après la victoire de Badr (en 624), ses troupes

sont vaincues à Uhud (625), mais l'ennemi ne parvient pas à prendre Médine. La puissance de la communauté grandit et, en 630, Mahomet conquiert La Mecque, où il impose la justice de Dieu. Les idoles sont détruites, l'islam et son système protecteur gagnent toute l'Arabie (cf. carte p. 88). Mais le Prophète meurt en 632 sans avoir désigné de successeur.

## Mahomet et la méthode historico-critique

Ce récit, imprégné par une vision religieuse des événements, n'a fait l'objet d'analyse critique qu'à partir du XX<sup>e</sup> siècle. Les musulmans considéraient la biographie du Prophète comme un tout indiscutable, et les savants occidentaux la regardaient avec la même condescendance que les mythes bibliques. La méthode historico-critique ouvrit de nouvelles approches, dont le but était de reconstruire le contexte de la naissance de l'islam et de ses implications sur Mahomet.

L'un des premiers ouvrages à relire cette biographie est celui de l'universitaire britannique William Montgomery Watt en 1953 (1). L'auteur explique comment Mahomet avait su jouer

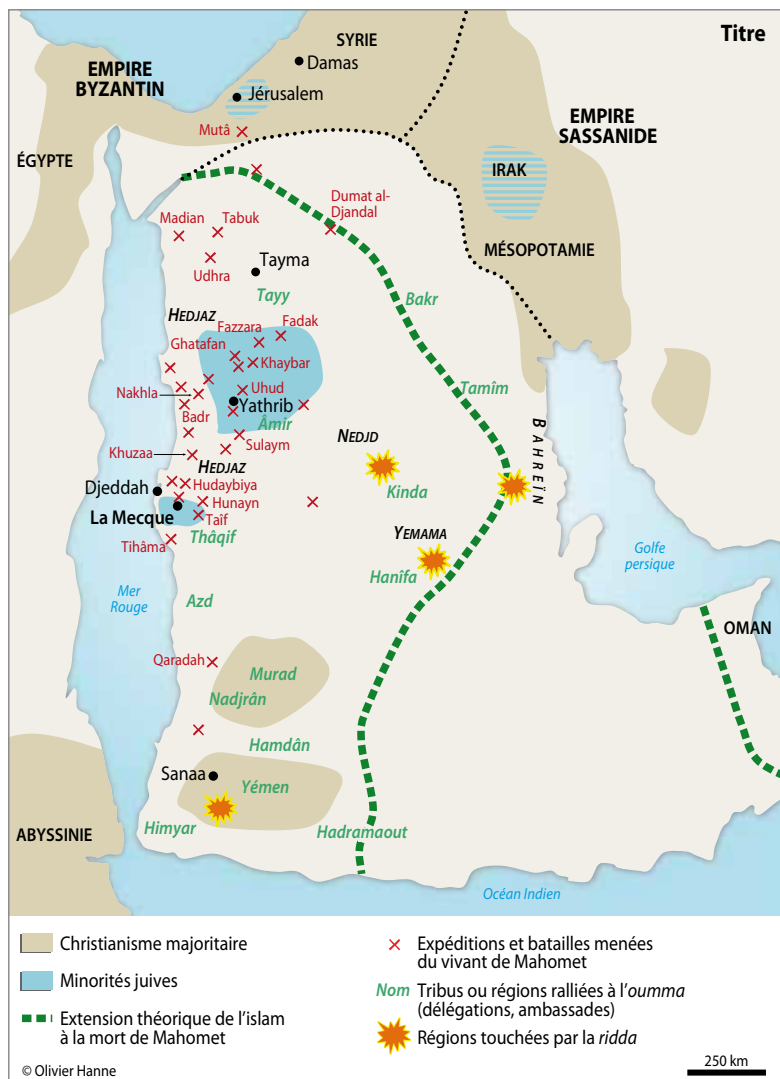


sur les failles de la société tribale mecquoise, fragilisée par un essor économique qui avait enrichi des individus aux dépens des solidarités traditionnelles. L'étude des listes d'exilés en Éthiopie montre qu'il s'agissait de membres de clans puissants, hostiles à la foi nouvelle. Loin d'être des esclaves menacés, les émigrés étaient de bonne famille, mais isolés et donc sans protection. Parmi les convertis figuraient aussi des hommes jeunes, appartenant à des groupes affaiblis par l'emprise des marchands. Les conflits recouvraient donc des antagonismes claniques et sociaux, difficiles à identifier dans les sources, mais dont Mahomet avait connaissance. Un épisode suggère qu'il savait jouer sur les réalités tribales pour mieux diffuser son message. Après des réparations à la Kaaba, le sanctuaire païen de La Mecque, Mahomet fut désigné pour déplacer et replacer la pierre noire dans son logement. Mais il la déposa sur un drap tenu à chaque coin par un représentant des quatre grandes tribus, jouant ainsi le rôle de pacificateur des querelles dans la cité. Son arrivée à Médine fut permise par un contexte de crise sociale. Le nombre de clans identifiés dans l'oasis était le double de La Mecque (au moins 30 contre 15), ce qui suggère une pression démographique insoutenable pour la production agricole. Des tribus arabo-juives cohabitaient ici avec d'autres

groupes ethniques d'origines yéménites et polythéistes. Pour assurer l'unité de cette société fractionnée, Mahomet constitua en 623 une *oumma*, une « communauté » de protection mutuelle, fonctionnant comme une tribu, dont il était l'arbitre et non le chef, et dans laquelle les juifs étaient intégrés. Ce n'est pas leur refus de se convertir qui le poussa ensuite à les exiler, mais plutôt leur alliance avec les musulmans hésitants et les Mecquois. L'*oumma* n'avait donc à l'origine qu'un caractère religieux secondaire.

### Les doutes sur le récit

Les découvertes archéologiques ont contribué à nuancer le caractère intangible de la profession de foi transmise par Mahomet. Sur près de 700 textes épigraphiques religieux des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles trouvés en Arabie, 64 seulement mentionnent celui-ci et la plus ancienne inscription évoquant son prophétat date de 738-739, ce qui suggère une lente constitution du dogme. L'affaire des « versets sataniques » en est une autre illustration. Alors que sa prédication publique est rejetée et que le nombre des convertis ne dépasse pas 200 personnes, Mahomet aurait été tenté par un accommodement proposé par les Mecquois, épisode que rappellent des versets de la sourate LIII qu'il aurait prononcés : « Avez-vous considéré Al-Lat et Al-Uzza, et l'autre, Manat, la troisième ? Ce sont des déesses sublimes dont l'intercession est à implorer ». Le Prophète justifiait le culte des trois déesses du Hedjaz. Mais apprenant par Gabriel que sa langue avait été inspirée par Satan, il rejeta aussitôt le passage en question. Si la tradition nie le consentement du Prophète à ces versets, l'analyse montre qu'il cherchait un accord théologique avec les païens, leur concédant un culte envers les trois divinités en échange de la reconnaissance de la supériorité d'Allah. Le Prophète aurait été proche d'un certain hénothéisme. En outre, Al-Lat étant adorée dans la cité voisine de Taïf, il gagnait à sa cause les tribus vivant autour de ce sanctuaire. D'autres anecdotes suggèrent que la communauté primitive était parcourue de tensions, voire d'hérésies. Ainsi, Mahomet confia la direction du groupe d'émigrés en Éthiopie à Othman, un ascète qui refusait de boire du vin au temps où l'islam ne l'interdisait pas encore. Ses pratiques religieuses dépassaient les exigences du Prophète. Son envoi en Éthiopie était-il une façon d'exiler un groupe plus intégriste ? Quelques années plus tard, à Médine, des musulmans construisirent une mosquée pour les malades et les pauvres, mais Mahomet en ordonna la destruction par les flammes. On ignore à quelle « théologie » erronée ses bâtisseurs s'étaient ralliés. Autre exemple de « zone grise » de la biographie du Prophète, la *sira* prétend qu'à la fin de sa vie, Mahomet avait unifié la péninsule dans une même *oumma*, à l'identité religieuse et à la vocation universelle. L'exclusion des juifs de celle-ci tend à le confirmer, mais jusqu'au bout, Mahomet s'est défini comme un prophète arabe envoyé aux Arabes, peu conscient des réalités sociales et politiques au-delà de Médine. L'extension de l'islam prit jusqu'à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle la forme d'un système de confédération intertribal dans lequel la dimension religieuse



était souple. À sa mort, la plupart des jeunes convertis retournèrent aux idoles, c'est la *ridda*, le « rejet » de l'islam, qui était aussi une révolte politique contre les dominateurs du Hedjaz. Cette région était, à la mort du Prophète, la seule réellement sous contrôle de l'islam, de nombreuses autres s'étant choisies un nouveau guide issu de leurs tribus (cf. carte).

## Les influences chrétienne et juive sur le Prophète

La précision de la *sira* sur les faits et gestes du Prophète et des *hadith* sur ses paroles est d'autant plus suspecte que leur mise par écrit fut tardive (VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles). Transmises par oral pendant plus d'un siècle et demi, ces histoires ont forcément évolué. Nombre d'auteurs musulmans ayant écrit avant le X<sup>e</sup> siècle sur Mahomet étaient des étrangers à l'Arabie ou des convertis du judaïsme ou du christianisme. Les plus anciens papyrus de la *sira* ont été retrouvés près de la mer Morte dans les années 1990-2000 et non en Arabie. Nul doute que leur propre culture a influencé leurs écrits sur le Prophète, dont ils méconnaissaient les coutumes sociales. Ainsi, peut-être sans le vouloir, chargèrent-ils la biographie de Mahomet de réminiscences bibliques. Tant qu'il demeure à La Mecque, incompris et persécuté, le portrait de Mahomet emprunte à des traits christiques. Pour comparer sa naissance à celle du Christ, sans la qualifier de virginale, la *sunna* raconte qu'une lumière jaillit de la matrice de sa mère après l'accouchement, de sorte qu'elle aperçut les souks de Syrie comme en plein jour, illumination proche de celle de l'étoile des mages. Un autre épisode tend à rapprocher Mahomet de la pureté du Christ, né sans le péché originel. Vers l'âge de quatre ans, deux anges lui ouvrent la poitrine, lavent ses entrailles dans un bassin d'or et en extraient un caillot de sang noir, la « part de Satan qui est dans tous les hommes ». Puis ils lui impriment la marque de la prophétie en ajoutant : « Tu es né pur, maintenant tu es le plus pur ». Ce prodige est une interprétation du VIII<sup>e</sup> siècle d'un passage coranique : « N'avons-nous pas ouvert ton cœur ? Ne t'avons-nous pas débarrassé de ton fardeau qui pesait sur ton dos ? » (sourate XCIV, versets 1 à 3). Plutôt que d'y voir une référence possible à un soulagement moral, la tradition islamique a voulu croire que Mahomet avait été lavé d'une marque satanique, interprétation qui l'identifiait au Christ.

Les références au christianisme de langue syriaque et arabe sont frappantes dans les sourates mecquoises (2), la *sira* et les *hadith* (3). L'entourage de Mahomet lui aurait fourni des éléments sur la doctrine chrétienne, enrichis par ses propres voyages et sa curiosité. Mais le christianisme coranique revêt des formes hérétiques, Mahomet se désintéressant des *Rum*, c'est-à-dire des Byzantins orthodoxes. D'après la *sira*, il rencontra plusieurs chrétiens avant sa prédication : le prêtre Waraqa ibn Nawfal, cousin de son épouse Khadija, les moines Bahira et Nastour, tous liés à des sectes hétérodoxes. Les erreurs chrétiennes dénoncées par le Coran sont des déformations de doctrines monophysites ou nestoriques (4). La *sira* certifie que ces chrétiens se convertirent à l'islam ou reconnurent en Mahomet un prophète. Les



Selon l'histoire coranique, Allah emporta Mahomet sur Buraq, un cheval à tête de femme, vers les cieux. Peinture du XVIII<sup>e</sup> siècle.

biographes du VIII<sup>e</sup> siècle démontraient ainsi que la révélation islamique était recevable par tout chrétien. Si de telles conversions ont eu lieu, elles suggèrent que le « proto-islam » ne devait pas être si éloigné des hérésies chrétiennes. Les versets les plus tolérants envers le christianisme remontent à cette période de gestation de la doctrine, où le Prophète tenta de s'adresser aux sectes chrétiennes du Hedjaz pour les convertir en adaptant son propre message, voire en puisant dans leurs textes.

L'influence juive est encore plus nette. Les parties du Coran datant des années 619-622 font preuve d'une meilleure connaissance de la Torah et des patriarches. La *sira* nomme dans l'entourage de Mahomet des personnalités juives, auparavant inconnues. Abdallah ibn Salam, rabbin de Médine, se convertit au moment de l'Hégire et aurait participé au transfert vers l'islam de textes prophétiques hébraïques. Attiré par le monothéisme juif, Mahomet copia les ablutions, la circoncision et l'interdit du porc. Le modèle biblique du prophète correspondant parfaitement à sa vie, ou à ce qu'il voulait qu'elle soit, il adopta plus régulièrement les titres bibliques de *rasul* (« envoyé », « messager ») et de *nabi* (« prophète »), alors qu'il n'était à La Mecque qu'un simple *nadhir* (« avertisseur » du Jugement). En se mettant dans les pas de ces illustres prédécesseurs, il préparait son arrivée à Médine, peuplée de tribus juives. C'est d'ailleurs à la même période qu'il changea la direction de la prière (la *qibla*), négligeant La Mecque pour se tourner vers Jérusalem. Une autre hypothèse suggère qu'il pria auparavant en direction du mont Sinaï (5). De leur côté, les juifs de Médine attendaient impatiemment Mahomet. Ceux de Syrie-Palestine étaient sous la coupe de l'Empire byzantin qui cherchait à les convertir de



force. Persécutés, ils espéraient la venue d'un libérateur ; aussi le messianisme était-il répandu parmi les communautés. Ce contexte peut expliquer le soutien des juifs de Jérusalem aux troupes arabes lors de leur entrée dans la ville en 638.

Après la rupture avec les juifs de Médine, Mahomet retourna la *qibla* vers La Mecque et réinterpréta entièrement l'histoire d'Abraham : le patriarche avait rebâti la Kaaba après avoir voulu sacrifier Ismaël (et non Isaac) dans la plaine de Mina, près de La Mecque. Abraham devenait alors le premier musulman (6) et son imitation un leitmotiv du proto-islam. L'Hégire en Éthiopie et à Médine copiait le départ du patriarche dans la Genèse. Comme Abraham avait quitté le polythéisme et sa ville natale, ainsi Mahomet avait tourné le dos à La Mecque idolâtre. L'émigré (*al-muhadjir*) avait autant de mérite spirituel que le combattant (*al-mudjahid*). L'Hégire s'inscrit dans les perspectives juives et chrétiennes de l'Exode, de la Pâque et de la Passion. Elle est un rite de passage qui emporte l'homme et son groupe de la mort à la vie, d'où l'adoption en islam de la datation « après l'Hégire ». Depuis ce jour, les croyants s'intitulèrent les *muhadjirun*, les « émigrés », et ce, durant tout le VII<sup>e</sup> siècle, avant d'être qualifiés au VIII<sup>e</sup> de *muslimun* (« pacifiés »).

## La philologie et le sens des mots

L'étude de la langue coranique et de sa logique propre a souligné combien le texte sacré avait parfois des sens différents de ceux retenus par l'exégèse des VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles. L'image de Mahomet s'en trouve modifiée. La piété populaire a, par exemple, répété qu'il avait fendu la Lune en deux pour prouver la véracité de son message : « L'heure approche et la Lune se fend ! S'ils voient un signe, ils se détournent en disant : "c'est de la magie continue" » (sourate LIV, verset 1). Mais le miracle s'appuie sur une interprétation unique du verbe fendre (*anshaqqa*), lequel signifie aussi « prendre au lacet ». La Lune, comme toute la création, est prise dans le piège du Jugement qui approche. Le signe évoqué n'est donc pas un prodige, mais l'annonce de la fin des temps. Le Coran est d'ailleurs réservé à l'égard de tout miracle attribué à Mahomet.

Afin de souligner le prodige que fut la révélation coranique, les savants ont défendu à partir du IX<sup>e</sup> siècle l'illettrisme de Mahomet en s'appuyant sur le verset 157 de la sourate VII. Il ne savait pas lire, car il était *ummi*, « ignorant », vierge de toute influence. Le sens du mot a été reconsidéré depuis le milieu du XX<sup>e</sup> et signifierait « ignorants » au sens biblique, ceux que la Torah appelle les « gentils », les peuples non élus, exclus de l'alliance divine. Selon le Coran, Mahomet serait le prophète envoyé aux Arabes qui n'ont pas encore reçu de révélation. Même son nom n'était pas exempt de réinterprétation. Le mot « *Muhammad* », « digne de louange », n'est mentionné que quatre fois dans le Coran et une fois sous la forme « *Ahmad* », « le plus loué ». Dans certains *hadith*, le Prophète associe ces deux expressions, comme s'il s'agissait de titres et non de noms propres : « Je suis *Muhammad*, je suis *Ahmad*. » Des historiens ont ainsi avancé qu'il y avait là un qualificatif comme ceux que l'on donnait aux chefs de guerre.



Pour certains philologues, l'insistance du Coran à défendre la perfection de son arabe est une façon d'occulter l'influence sur Mahomet de dialectes étrangers : « Ceci [le Coran] est en langue arabe claire » (*lisan arabi mubin*), dit le verset 103 de la sourate XVI. Le mot « *lisan* » signifiant aussi « parole prophétique », le texte s'énonce lui-même comme moins énigmatique que les révélations bibliques. Sa dimension liturgique a été signalée par des philologues qui l'ont comparé aux livres cultuels chrétiens de langue syriaque (7). Le Coran serait un lectionnaire, un recueil de textes à proclamer dans une célébration. Le rôle de Mahomet aurait été de commenter et de traduire en arabe pour le rendre plus clair un recueil liturgique auparavant en langue étrangère (syriaque, araméen, hébreu ?). Ces analyses philologiques ont bien sûr été discutées, car elles impliquent que le syriaque aurait été une langue courante dans le Hedjaz et Mahomet, un familier des chrétiens de Syrie.

## Le passé recomposé

Pour les spécialistes, la biographie de Mahomet est impossible (8). Non que le personnage n'ait pas existé, mais qu'aucun des documents qui en retracent le parcours ne répond aux exigences de l'histoire. Les quatorze siècles de l'islam ont construit autour de lui une doctrine cohérente que l'historien perce difficilement. Seul le Coran paraît à peu près contemporain de Mahomet, mais ses allusions explicites au Prophète sont rares et surinterprétées par la *sunna*. La tendance constructiviste de



À la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, le sultan ottoman Mourad III (1574-1595) ordonna l'illustration de la *Siyer-i Nebi*, narration turque de la vie de Mahomet écrite au XIV<sup>e</sup>. Elle fut terminée en 1595 et contient un total de 814 images, comme les quatre ici présentées. De gauche à droite, on peut voir le Prophète sur le mont Hira (le visage voilé), où il reçut les premières révélations en 610 ; lors de la bataille de Badr en 624, puis à celle d'Uhud, où ses troupes furent vaincues l'année suivante. L'ouvrage présentait aussi des scènes de la vie quotidienne.

L'histoire récente tend à voir dans la *sira* une image idéalisée du Prophète à travers le regard des musulmans des VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles. L'exemple du voyage céleste de Mahomet est significatif. Ni Bouraq, ni le vol, ni la vision de Jérusalem ne sont notés dans le Coran, en dehors du verset 1 de la sourate XVII : « Gloire à celui qui a fait voyager de nuit son serviteur de la mosquée sacrée à la mosquée très éloignée ». La « mosquée sacrée » désignerait La Mecque et la « très éloignée », Jérusalem. Mais le texte, qui ne nomme pas Mahomet, suggère un déplacement et non un vol miraculeux. Le terme « *masjid* » (« lieu de prosternation ») ne peut renvoyer à une mosquée puisqu'aucune des deux cités n'en était alors pourvue. Le mot pourrait simplement désigner un espace saint et non bâti, comme le mont Sinai, voire le ciel lui-même. L'interprétation traditionnelle avait le mérite de sacraliser le dôme du Rocher construit à Jérusalem, à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, par les Omeyyades de Damas pour concurrencer les édifices chrétiens. Les violences autorisées par Mahomet contre les juifs de Médine qui refusaient de se convertir auraient dû être prohibées selon le verset 256 de la sourate II : « Pas de contrainte en religion ! » Or la *sunna* affirme que le texte avait été abrogé par le verset 73 de la sourate IX : « Ô Prophète ! Fais le *djihad* contre les infidèles et les hypocrites ! » La tradition interprétait le Coran à bon escient et autorisait ainsi les califes à lancer des campagnes de conversions forcées. La mémoire du Prophète et son écriture appuyaient les desseins des califes gouvernant l'*oumma*. C'est l'enjeu du mot « *djihad* » (« effort », « zèle »). La sourate IX le définit comme un combat sans merci contre les impies, les chrétiens et les juifs. Mais cette approche daterait de l'extrême fin de la vie du Prophète, voire d'une manipulation du Coran

sous le calife Othman (644-656), qui avait besoin d'une justification scripturaire pour ses conquêtes. Or les expéditions de Mahomet n'auraient été que des raids opportunistes et nullement des opérations de conquête ou de guerre sainte. La *sunna* devint donc la seule clé de compréhension du Coran, dont les sens étaient multiples et souvent équivoques. L'histoire de Mahomet y gagna en cohérence, mais perdit des nuances et de vastes possibilités d'interprétation. Loin de railler le Prophète ou d'ébranler la foi, les méthodes de critique historique au contraire permettent de retrouver la complexité du personnage, les enjeux sociétaux qui l'animaient et les influences qui travaillèrent son esprit avant qu'il trace son propre chemin. ■

OLIVIER HANNE

(1) William Montgomery Watt, *Muhammad at Mecca*, Oxford University Press, 1953 ; *Muhammad at Medina*, Oxford University Press, 1956.

(2) L'étude critique du Coran distingue au moins deux périodes de rédaction : lorsque Mahomet vivait à La Mecque, puis durant son apostolat à Médine.

(3) Tor Andrae, *Les origines de l'islam et le christianisme*, Adrien-Maisonneuve, 1955.

(4) Par exemple, le verset 72 de la sourate III refuse la divinité du Christ : « Oui, ceux qui disent : "Dieu est le messie, fils de Marie", sont impies ».

(5) Jacqueline Chabbi, *Le Seigneur des tribus : L'islam de Mahomet*, Noesis, 1997.

(6) Le verset 67 de la sourate III dit : « Abraham n'était ni juif ni chrétien, mais il était un vrai croyant soumis à Dieu ; il n'était pas au nombre des polythéistes ».

(7) Christoph Luxenberg, *The Syro-Aramaic Reading of the Koran: A contribution to the decoding of the language of the Koran*, Hans Schiler, 2007.

(8) Jacqueline Chabbi, « Histoire et tradition sacrée : la biographie impossible de Mahomet », in *Arabica* n°43-1, 1996, p. 189-205.

NOTES

